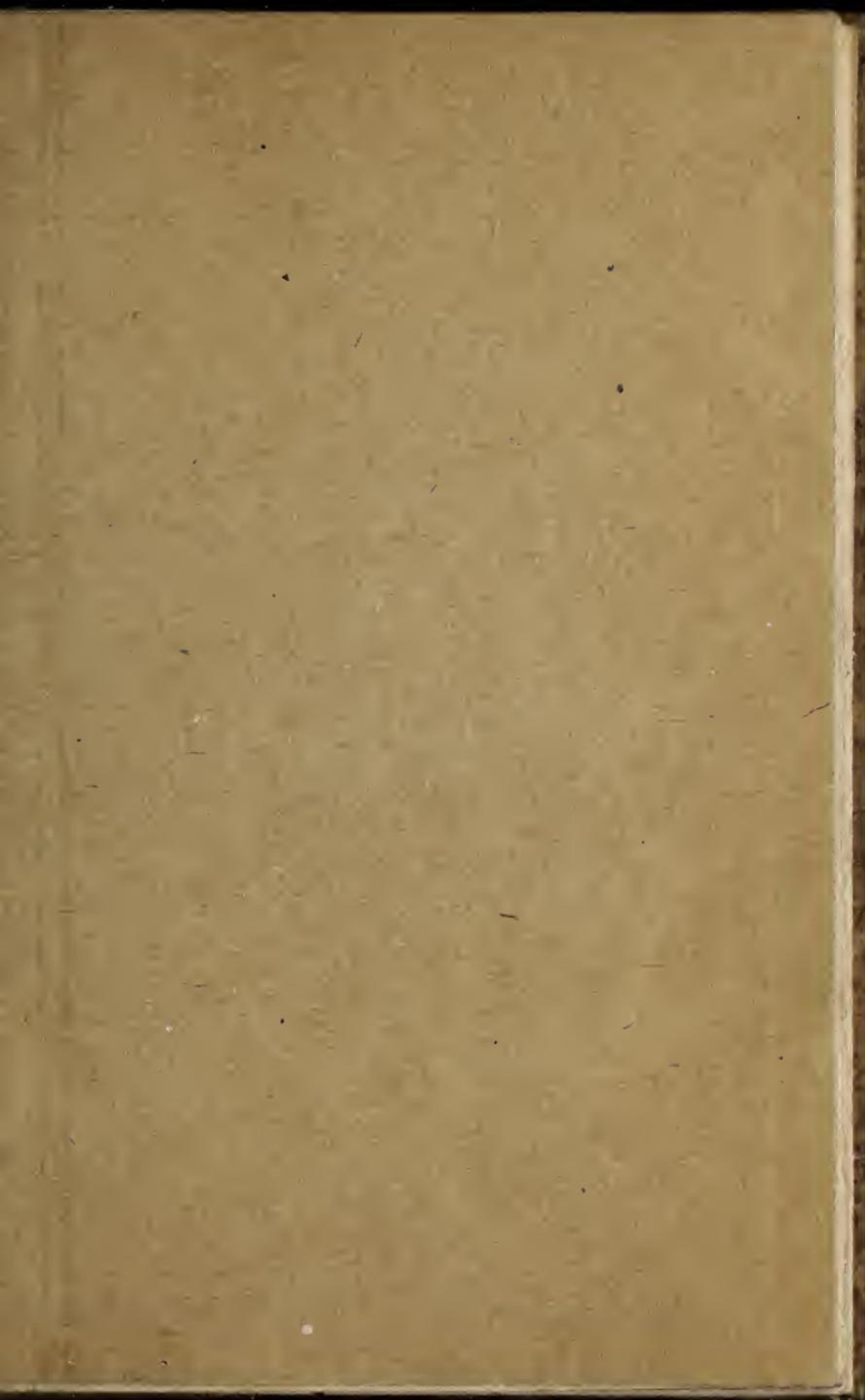


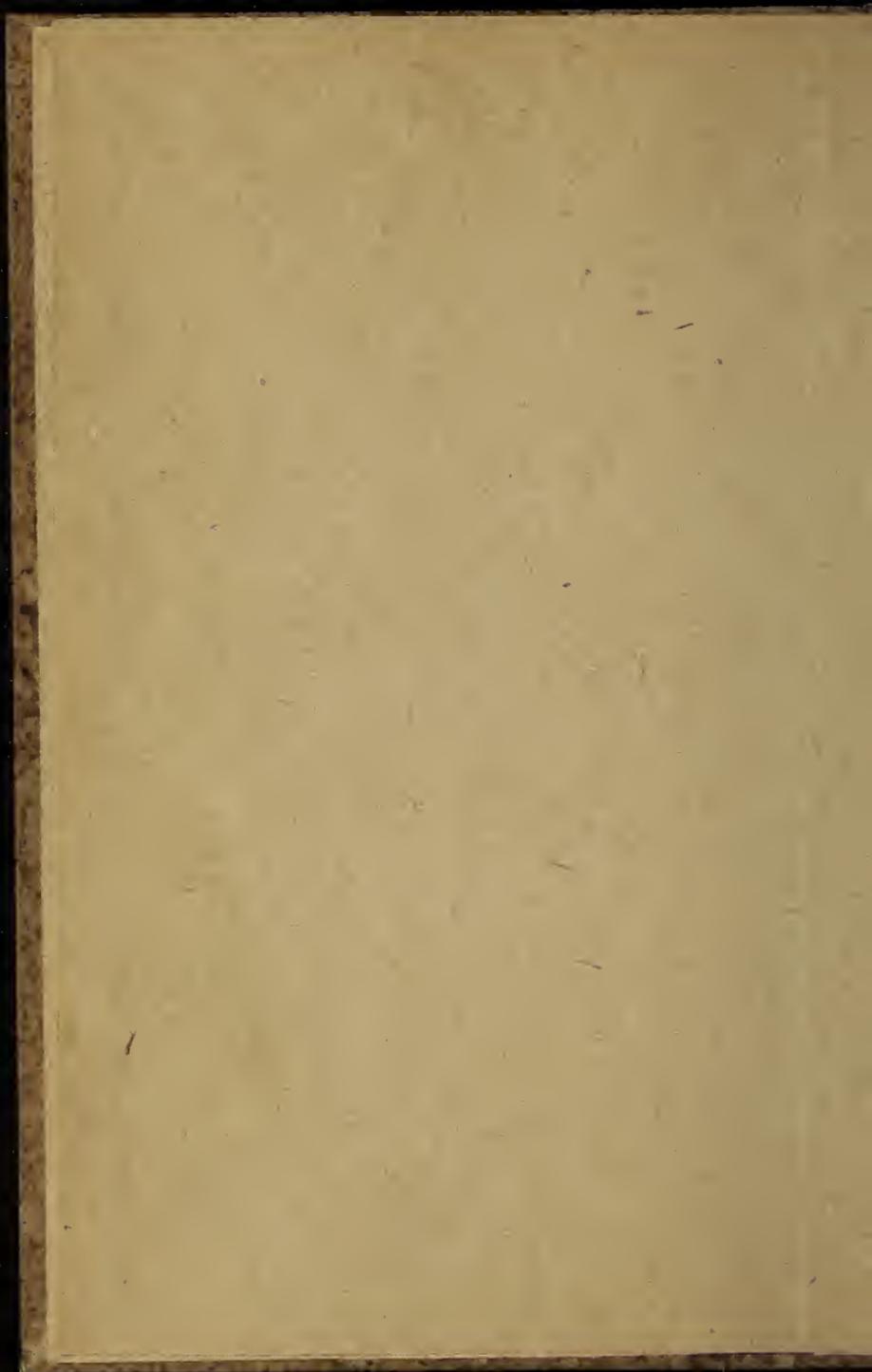


[Murray]

Case D3

ph





REMONSTRANCE
AVX ESTATS
POVR LA
Paix.



AV SOVGET.

Par Iean Torgue.

1576.

THE NEWBERRY
LIBRARY

CASE

F

39

1326

1576 m2

I
R E M O N S T R A N C E
aux Estats pour la Paix.



NOUS auons grandement a louer Dieu, de ce qu'apres tant de maladies & de recheutes l'vne sur l'autre, qui selon toute raison deuoient mettre ce pauure Royaume en terre, il luy plaist toutesfois par sa singuliere bonté luy donner encores quelque respit pour se releuet. Mais singulierement auons nous a le louer de ce qu'il luy a pleu mettre au cueur de nostre Roy de mettre la main à ceste cure, autant digne de sa grandeur, que grand est le mal qui l'afflige & par moyens autant propres a les remettre sus, que les precedens estoyent expediens a le ruiner. Le Medecin qui voit son patient debilité, commence sa guerison par le faire reposer, par le faire mettre au lict. Nostre Roy, voyât ce pauure Royaume, par vn flux de sang de douze, ou quinze annees, si passe qu'il fait pitié a tout le monde, & si debile qu'il n'en peut plus, veut ensuyure la mesme methode: Pour en commencer la cure, il le

met en paix . Le Medecin en vne maladie
longue, dangereuse, embrouillee, ou l'esto-
mach ne se peut amender sans faire tort au
foye, quelque sage & experimenté qu'il soit,
quelque bien versé en la complexion du
patient, appelle toutesfois de l'ayde, & en-
tre en consultation avec d'autres, pour de
tous les aduis recueillir le plus salutaire.
Nostre Roy pareillement en la maladie
de ce pauvre Royaume, qui procede de plu-
sieurs causes, qui a diuers symptomes, di-
uers accidens & tel que l'vn ne peut s'al-
leger sans nuire presques à l'autre, ne se
veut fier ny en sa prudence seule, ny au
bon aduis de tant de vieux Conseillers
qu'il a pres de luy, mais veut conuoquer
toute la Sageste, tout le Conseil de ce Roy-
aume ensemble pour y pouruoir : & ce
d'autant plus soigneusement que le patient
dont est question est tel, qu'en sa vie nous
viuons & en sa mort nous perissons tous.
Mais comme en vain le Medecin ordonne,
& pour neant se font les consultations si le
patient veut faire des excez a sa teste, au
lieu d'aider luy mesmes a se guarir: en vain
aussi certes nostre Roy a-il ordonné la paix
& conuoqué les Estatz, qui sont les deux
seulz

seulz remedes propres, l'un pour restancher le sang & l'autre pour consolider la playe. Si nous ne nous abstenons tous vnaniment de la regratter, & ne nous disposons a aymer auant toutes choses le repos & la paix, sans laquelle toutes les Ordonnances des Estatz, & toutes les receptes & regimes qu'on nous scauroit prescrire ne peuuent de rien profiter.

Je dis que sans la Paix les Estats ne nous seruiron de rien, ce qui se peut prouuer en peu de motz: Es Estatz le tiers Estat reduit pour la pluspart a extreme pauureté demandera d'estre soulagé, ce qui sera malaisé tant que le Roy soit acquité. Or tant s'en faut que le Roy s'acquite par la guerre, qu'il luy faudra creer tous les iours nouvelles debtes, & le pauvre Laboureur souffre plus en vn iour par les excès de la gendarmerie qui fourrage tout pendant la Guerre, que par la Taille & les Taillons de toute vne annee.

Le Gentil-homme requiert que le Tiers Estat, en la personne duquel il paye & l'impoust & la Taille soit soulagé, que son sang propre dont ces dernieres années on a esté trop prodigue soit espargné, que ses honneurs & prerogatiues luy soyent rendues

& conseruées. Or est il certain que la Guerre, qui ne se peut faire sans hommes & sans argent ruina les fermiers & pillera les subiectz de plus en plus, qu'elle espuisera iusques a la derniere goutte le suc & le sang de la Noblesse, bref que comme mere de de sordre & de confusion elle transferera tousiours ailleurs & le plus souuent aux plus indignes l'honneur & la prerogative qui luy est deuë. Le Clergé se pleindra que ses biens sont ruinés par ses ennemys, mangez par ceux qui s'en dient amys, venduz tous les iours par le Roy mesmes. Ce sont tous maux procedans de la Guerre, laquelle coutumierement se faiet payer des maux mesmes qu'elle faiet, & qui s'augmenteront tant plus elle continuera. Tous d'vn accord requerroit la reformation de la iustice, de la vente des Offices. &c. Or est il que la véte des offices. i. de la iustice à esté ordōnee & entretenue pour la necessité des guerres, & partant durera autant que celle necessité: que les iniustices dont on se plaint prouiennēt, pour la pluspart, delà: bref que c'est vn Prouerbe Ancien assez approuué par ces derniers temps, qu'entre les armes & parmi les bruits des Trompettes la voix des

bonnes Loix ne peut pas bien estre entendue . Nous aurons donc beau proposer de beaux cayers aux Estats, nous aurons obtenu de beaux reglemens . A chaque playe on nous aura ordonné emplastre : Mais tout cela en vain , si nous regrattons les playes qu'on à tant eu de peine à reserrer, & sommes si mal aduisez que de r'entrer de gayeté de cœur en la guerre dont elles procedēt. Concluons donq que si nous desirons les Estats , il nous faut embrasser la Paix , & si nous n'embrassons la Paix, pour neant courons nous apres les Estats, desquelz aussi bien en les effectz seront nuls sans la Paix.

En ce poinct, y en aura, peut estre, qui diront , qu'ils desirent bien la Paix , mais non selon les articles qui ont esté accordez en ceste derniere . Telles gens se pourroyent payer en vn mot, qu'il n'y a telle Paix qui ne vaille mieux que la meilleure guerre du monde: que celle cy à esté exaucee par les larmes de tout ce pauvre Royaume , & recene avec vn singulier applaudissement de tous ceux qui portoyēt les armes tant d'une part que d'autre: bref que comme il y a certaines guerres qui sont iustes entant qu'elles sont necessaires, que par contrainte ceste Paix se

peut appeller trefiuste, n'y eust il mesmes que ce seul poinct qu'elle estoit trefnecefaire a tout ce Royaume. Mais ie desire que ceux qui l'ont moins approuvée entrent en consideration de plusieurs choses que peut estre, ou le zele, ou la passio, ou le peu qu'ilz en ont paty, ou le peu de compassion qu'ilz ont de ceux qui en patissoyēt, ne leur à peu encor laisser bien cōsiderer. Ilz ne peuvent, (disent ilz,) endurer ny approuver, qu'on laisse viure deux Religions ensemble en France: Ie desireroy avec eux qu'il n'y en eust qu'une, selon laquelle Dieu fut serui en tout & par tout comme il appartient. Mais puisque souhâits n'ont point de lieu, il faut vouloir ce qu'on peut, si on ne peut tout ce qu'on veut. Nous ne sommes pas les premiers qui ont eu ceste querelle à debatre. Noz voisins presque tous y ont esté deuant nous & specialement les Allemans. Ilz auoyent vn Empereur Charles cinquiesme sage & puissant, qui entreprit de ruiner ceste Religion en Allemagne, lors qu'elle n'estoit encor à res de chauffée. Il y employa l'Allemagne, l'Italie, l'Hespagne. Il gagna batailles. Il eust les Chefs prisonniers en ses mains, il reduit tout à tel point qu'il voulut

reſerué vne ſeule ville de Magdebourg. Finalement ceux meſmes qui l'auoyent aidé a la ruiner coniuèrent contre luy, tellement que ne voyant nulle fin à ſon deſſein, ains d'une guerre naiſtre l'autre, & du ſerpent le baſilic, il ayma mieux, & trouua plus ſeur de permettre la liberté à ceſte Religion, que de voir l'Empire empirer d'heure à autre, & preſt à tóber ſur ſa teſte en ruine. Depuis celle Paix qu'il leur accorda, & entretint (de laquelle le feu Roy Henry fut en partie cauſe) l'Allemagne eſt paiſible & tranquille par tout, & regarde à ſon aiſe, la ruine de ſes voiſins, voire leur fournit de maſſons pour ſe demolir, au lieu, que ſans icelle Paix, elle s'en alloit en ruine.

Peu de temps apres noſtre tour eſt venu comme des autres. Et ſi nous conſiderons comme nous nous ſommes gouuernez enuers ces gens icy, plus ne nous reſte, qu'ou de ruiner & perir tous enſemble, ſans que l'un ait à ſe moquer de ſon compaignon, ou de laiſſer viure les vns les autres en Paix & liberté de conſcience. Au commencement nous les auons bruſlez, tous viſ, à petit feu, ſans diſtinction de ſexe ny qualité. Tant s'en faut que nous les ayons conſumez par la,

qu'ils ont estaint nos feux de leur sang & se font nourris & multipliez au milieu des flâmes. Depuis nous les auons noyez: & semble qu'ils ayent frayé dedans les eaux. Comme le nombre s'est accru nous les auons combattus & battus en diuerses batailles, nous les auons desfaits quelquefois à platte couture, si ne les auons nous iamais peu abbatre. Nous les auons enyurez de vin aux Noces, nous leur auons couppé les testes en dormant: & a peu de iours de la les auons veu de nos yeux ressusciter aussi forts que parauant & avec testes plus dures & plus fortes qu'iamais. Reste donc, puisque nous ne les auons peu faire mourir, que nous les laissions viure, puisque par force nous n'auons rien profité, que par amour nous essayons, puis que la Guerre n'a de rien serui, en laquelle toutefois nous n'auons espargné, ny nos biens, ny nos vies, ny nostre honneur mesmes, que maintenant nous les laissions au milieu de nous en Paix.

Et ne trouuons ceste mutation en rien estrange. Es maladies ou incogneues, ou difficiles il en prend ordinairement ainsi. On esprooue la recepte bonne ou mauuaise du premier venu: S'il n'amande, on n'a point de

de honte pour la santé de se repentir & de changer de façon de faire. Ainsi nous en est il aduenu. Quand premierement ces poures gens apparurét en ce Royaume, on nous dit qu'õ les auoit bruslez chez nos voisins. Nous fismes de mesmes: qu'õ leur auoit fait la guerre a toute outrance. Nous auons fait encore pis qu'eux. Puis donc, que nos Cautes, puis que tous nos remedes corrosifs, au lieu de reduire la playe à cicatrice n'ont fait qu'agrandir l'escarre, que reste-il plus sinon à l'exemple de nos voisins y appliquer de bonnes huiles & de bons lenitifs? si à nostre grand malheur nous auons suiuy leur premier aduis, aurons nous honte de suyure à nostre salut leur repentance?

Autres(possible) le trouueront mauuais, les vns pour la conscience, les autres pour l'estat. Les vns par vn zele moins que prudent, les autres par vne fausse ombre de prudence. Les vns estimans qu'il n'est pas loy-fible de laisser viure les Heretiques entre les Catholiques: les autres qu'il n'est pas expedient d'auoir deux Religions en vn Estat. Quant aux premiers, ie les supplie de se desfaire, entant qu'en eux est des passions, ou illusions, qui leur ont iusques icy fait

voir vne chose pour l'autre. On nous a fait accroire que ces gens cy sont monstres. On nous a harez apres eux, comme apres des chiens. Si nous les regardons, ce sont hommes de mesme nature & condition que nous. On nous a defendu leur compagnie & communication comme d'infideles. Or, ils sont Chrestiens, adorans vn mesme Dieu, cerchans salut en vn mesme Christ, croyans vne mesme Bible, enfans de mesme Pere, demandans part à mesme heritage, & par mesme Testament que nous. On nous a voulu faire accroire qu'ils ne sont pas vrais François. Leur langue, leur propos, leur amour enuers la Patrie, leur haine enuers les estrangers qui en pourchassent la ruine nous montrent assez qu'ils en sont. Et y en a plusieurs qui contre les ennemis de c'est estat ont fait des seruices notables tous prests encores de recommencer.

Toute la difference qui est entre eux & nous gist en ce poinct: qu'eux trouuans beaucoup d'abus en nostre Eglise (dont nous-mesmes confessons vne partie) ils en ont requis la reformation, & au refus d'icelle, pour la crainte de leur ame & le desir de leur salut, s'en sont prôptement retirez: & nous, voyans
vne

vne partie de ces abus , comme eux , atten-
 dant la reformation d'iceux , auons pense,
 que saũ nostre conscience, nous y pouuions
 demeurer. Tous deux cerchons nostre salut,
 tous deux craignons d'offenser Dieu , tous
 deux tendons à vn mesme Christ. Or sera-il
 dit que pour tenir diuers chemins nous de-
 uions couper la gorge les vns aux autres?
 Si quelqu'vn est en tenebres on luy esclaire,
 mais on ne le brusle pas. S'il est infecté on le
 laue, mais on ne le noye pas. S'il est malade,
 on le panse, mais on ne l'acheue pas. S'il est
 deuoyé on le r'adresse, mais on ne l'esgorge
 pas. Nous difons qu'ils sont en tenebres, in-
 fectés, & malades, desuoyez, & sommes tou-
 tesfois ou si fort ignorans , ou si peu charita-
 bles, que nous les voulons barbarement brus-
 ler, tuer, noyer, & brigander. Et, qui pis est,
 desirions leur salut de si sauuage sorte , que
 entant qu'en nous estoit, nous auons perdu
 le corps & l'ame de tels, que par amour & par
 douceur, nous pouuions ayseement regan-
 gner & r'attirer à nostre compagnie. La guer-
 re ny la rigueur ne furent iamais moyens
 propres pour paruenir à vne vnion. Celuy
 qui veut reunir l'Eglise, tend à y ramener
 ceux qui s'en sont destournez, a r'appeller

au troupeau ceux qui s'en sont esgarez. La guerre au contraire & les rigueurs tendent à les ruiner & exterminer: non di-ie à ce que ils reuiennent, mais à ce qu'ils ne soyét plus. C'est vn remede pire que la maladie: C'est proprement au lieu d'accorder deux cordes ensemble & les remettre en ton, en coupper ou rompre l'vne par fureur & impatience, & gaster tout l'instrument.

Que ferons nous donc? Comme hommes capables de raison, il les nous faut gagner par raison. Sur la teste, & sur le cerueau, il n'y a prise que par les oreilles. On la leur pourroit rompre à tous que leur opinion toutefois y demeureroit entiere. Comme François, il les faut pratiquer par douce & amiable conuersation. Accordant les personnes, les proces tost apres se verront estaincts & assoupis. Comme Chrestiens, il les faut prescher, il leur faut interpreter les escriptures. Il les faut appeller à vn Concile libre, pour y declarer leurs raisons. Ainsi en ont fait les Apostres: Ainsi la primitiue Eglise. Ainsi tous les Anciens Empereurs qui en ont desiré l'v-nion, lesquels en ont tousiours eu bonne issue, au lieu que par toutes ces voyes rigoureuses la playe s'eslargit tant qu'elle ne se
peut

peut iamais refermer ny consolider apres. Et ne difens plus qu'ils sont pertinax, qu'ils s'oppiniaftrent en vn etreur dont ils sont pieça conuaincus & que partant il y faut proceder par le glaiue. Ce sont les belles raisons de nos Euesques, qui ont perdu, pour la plus part, le glaiue spirituel de saint Pierre, & veulent maintenant auoir recours à celuy qu'il tira contre le Seruiteur du Sacrificateur. Il est tout certain, que depuis que ces pauures gens sont apparus entre nous, il ne s'est tenu Concile, ou ils eussent peu seurement paroistre.

Nous scauons comme les Papes de nostre temps, craignans qu'on ne procedast, à leur reformation mesmes, s'en sont tousiours sceu desfaire: ce leur a esté autant d'occasion de scandale, & autant d'argument de perseuerer en leur opinion. On fait vn Concile, dient-ils, & ceux le fuyét qui tiennent le premier lieu en l'Eglise Catholique. Ils ont d'oc peur de la dispute, ils craignent d'estre conuaincus. Ils ne se sentent pas bien fondez en Droict, puis qu'au lieu de plaider, ils ont recours à la force. A entendemens ia preoccupez d'vne opinion ces circonstances ne font pas peu d'effect. Et quant à l'opiniaftreté an-

ciennement s'est-il bien trouué, des Sophistes, & des Sectes de Philosophes, qui de gayeté de cœur ont soustenu à pleine teste des opinions absurdes, & du tout contre raison: mais c'estoit en vn pré en vne belle galerie, en vne eschole, ou les vns leur applaudissoyent, les autres prenoyēt, pour le moins, plaisir à leurs fantasies: bref en lieu, ou n'y auoit que craindre. Mais, qui ayent abandonné les Courts des Princes, ou ils pouuoient estre fauorisez, qui ayent laissé leur maison, leur famille, leur patrie, qui ayent espouse vne haire de malheur pour toute leur vie, qui se soyent laissé brusler vifs, massacrer cruellement, par vne simple opiniastrété, iamais ne s'en vit. Pourtant faut-il croire, que ce que ces gens icy, qu'en autres choses nous cognoissons prudens & aduisez, esclifent de viure & mourir si miserablement, n'est point par vn esprit de contradiction, par vne desobeyssance à leur Prince, de qui autrement ils receuroyent toute faueur, mais pour le salut de leurs ames qu'il preferent à toutes choses mondaines, ce que nous deuons d'autant plus supporter, que nous tenons vulgairement contr'eux en nostre Religion, que toutes choses qui se font à bonne intention sont bien

bien faictes & bonnes.

Or croy ie que la pluspart des gés de bié approuueront ceste voye cōme la plus propre: car de fait, en toutes les Cruautés qui se sont exercées contr'eux, il ne se trouuera gueres, que de malāutrus attirés par le pillage, ou des gens sans ame & conscience, qui en ayent souillé leurs mains. Mais peut estre, auront ils trouué dur de leur accorder l'exercice de leur Religion, & singulierement dedans les villes: comme il a pleu à S.M. Par ceste derniere Paix, & penseroyēt faire assez pour eux de ne les forcer point en leur conscience.

Premierement ie les prie de cōsiderer que cecy leur à esté accordé, non du premier coup, mais apres auoir en vain esprouué les feux & les eaux & toutes especes de tourmens contr'eux: non legerement, mais par vne meure deliberation des Estats tenus solennellement à Orleans: non pour mettre diuision en l'Eglise, mais pour preuenir la ruine & diuision, autrement prochaine de l'Estat. Que depuis que par vn zele imprudēt on le leur a voulu oster, nous n'auōs veu que guerres, que malheurs, que ruines: & que pour preuenir la totale & ineuitable

ruine , Il ne s'est trouué autre moyen
 apres auoir longuement marchandé que
 d'en venir a ce poinct. Et partant que com-
 me nous auons ia dit que la Paix est iuste
 entant que necessaire, que c'est Article au-
 si de l'Édict de Paix est iuste, entant que
 ceste necessaire Paix ne pouuoit estre ny
 durer sans c'est Article . Je demande en
 apres lequel nous aymôs le mieux, ou que
 ces gens deuiennent Atheistes, ou bien
 qu'ils demeurent tels qu'ils sont . Si Athei-
 stes, ils en seroyent pires pour eux, en ce que
 ne croyans du tout rien, on nen pourroit
 esperer d'amendement . Pires pour nous
 en ce que ne craignans ny reuerans rien,
 nous ne pourrions auoir aucune fiance en
 chose q'ueussions a traiter avec eux . Pi-
 res pour l'Estat, en ce que n'attendans
 Dieu pour Iuge, ils se souciroyent peu des
 Iuges & Magistrats qu'il a ordonnez en
 terre : Au lieu de tous ces maux, nous
 n'en aurions autre bien que d'auoir con-
 tenté vne aueugle & immoderee passion
 qui est en nous . Or qui doute qu'une
 partie n'en retombe là, si nous les laissons
 comme

comme bestes sans nulle forme de religion? On me respondra qu'ils auront la Catholique. S'il n'y vont point, il ne leur sert de rien. S'ils y vont, de gens de bien en leur Religion ils deviendront non Catholiques, mais Hypocrites, non fideles, mais infideles en l'une & en l'autre: & tant s'accoustumeront à tromper le Dieu qu'ils seruent, & forcer leur propre conscience, qu'ils ne feront plus de conscience de tromper ceux qui auront affaire avec eux. Davantage, les estimons nous, ie vous prie pires que les Iuifz ou nous pensons nous plus Saincts que le Pape, & nos villes plus privilegees que celle de Rome? Les Iuifz blasphement desesperement le Christ. Ceux-cy l'adorent & n'esperent salut que en luy. ils lisent l'Euangile comme vne fable, ceux cy comme la seule assurance de leur Foy. Ils souhaitent la Ruine de nostre Eglise, ceux cy en requierent la Reformation. Il y a quinze cens ans & plus que les Iuifz s'opiniaient contre toute apparence de raison. Ceux-cy, au contraire depuis quelques années

ne demandent q̄ lieu ou debattre libremēt leurs raisons. Toutes differences y sont, & en la Doctrine, & és meurs, & en la commune conuersation. Et quant au Pape, nous le tenōs pour Chef de l'Eglise, & nous n'en sommes que les membres, pour Docteur, & nous n'en sommes qu'auditeurs. Nous tenōs bref, les Decrets pour Oracles, son Exemple pour Reigle infallible, Regardōs toutesfois cōme il en vse. Il permet, au milieu de sa ville de Rome, des Synagogues publiques aux Iuifz, en toutes les terres de son Patrimoine, & tous les Princes d'Italie a son Exēple: Voire mesmes, pour vn certain nōbre de Ducatz, donne licence a qui le veut d'en eriger de particuliers. Or ce que ce Pere saint permet, à ces ennemys de Christ, estrangers du Pays, pour gagner quelque peu de Ducatz pour vn profit de neāt, le denierōs nous, nous di ie, qui faisōs estat de le suiure & de le croire, à ces pauvres Chrestiens, à nos Freres & Cōcitoyens pour nostre repos, pour la necessitē publique, pour rachepter ce pauvre Royaume de ruine & de cōfusion? Ne faisons point de difficultē sur nos villes: Ce qui est tolerable aux chāps est tolerable aux bourgs, ce qui l'est

l'est aux bourgs l'est és places & és marches des villes. Les peuples font les villes & non les murailles. Pour cela ne fera ny nostre Religion plus reculee, ny la leur plus auancee. Ce que Iesus Christ auoit dit en l'auaille, a esté presché sur les toicts, & à peu de temps delà, a retenty par toute la terre: & les vaines Fantasies que les Pharisiens preschöyent au Temple, en la Chaire de Moyse, se sont trouuees enseuelies. En ce leur deuons nous scauoir bön gré, & recognoistre, qu'ils n'ont point intention de tromper personne à leur escient, quand ils desirent faire profession de leur doctrine publiquement & deuant tous. Ceux qui vendent les hapelourdes, les montrent par deffous le manteau. Ils retirent les gens en quelque recoing bien obscur. Ceux qui veulent exposer la fausse monnoye ne la baillent qu'à la chandelle.

Les bons & loyaux marchands au contraire mettent leur marchandise en veuë & la desployét en pleine halle, au milieu des Reuisiteurs. Ceux qui ont de bon argent le mettent à toute heure entre toutes gens & ne craignent touche ny coupelle. Si ces gens cy ont de la fausse monnoye, si quelque mauuaise denree, pour le moins en ce qu'ils desir-

rent la mettre en veuë monstrent-ils assez, qu'il n'y a point de dol en eux, ains qu'ils en sont circonuenus les premiers. Or s'ils sont trompeurs, c'est donc le moyé de les descourir. S'i trompez si simplement, ils meritent qu'on ait pitié d'eux & mieux ne scauroit-on que les deliurer d'abus, comme d'un Diable qui les possède, au milieu d'une belle & grande assemblee.

Il me souuient, que lors qu'ils s'assembloyent la nuict pour prescher aux cauernes nous disions. S'ils s'assembtent pour bien faire, que ne le font-ils en plein iour, Que ne nous viennent-ils prescher en nos Eglises, Les portes en sont ouuertes à tout le monde, Ce qu'ils preschoyent en secret les nous faisoit detester. Le faict à la verité ne despënd point de cela. Comme les Phari-siens, de la maison d'Oraison faisoient vne cauerne de brigands, d'une cauerne aussi les Chrestiens anciens ont bien sceu faire vne maison d'Oraison. Le lieu, le temps, l'heure, ny font rien, pourueu que ce qui s'y faict, soit bien faict. Mais, en ce poinct toutesfois auions-nous raison, que pour cognoistre la verité de ce qui s'y faisoit & disoit, nous voulions qu'il se fist publiquement

ment & à nostre veue.

Or ce que lors nous requerions en eux, cest ce qu'ils desirerent auioird'huy leur estre permis entre nous, que peut estre nous ne deurions pas moins desirer qu'eux. Car s'ils preschent verité, la preschant publiquement & es lieux plus remarquez cest le moyen de la publier. Or est-ce le but, & le souuerain desir de nous tous qu'elle soit connue entre tous. Que s'il preschent mensonges, c'est le plus court chemin, & le plus expedient pour les abolir. Es villages, vn Bastleur vend son Triacle, vn Empirique fait miracles, vn Impositeur fait voir & croire au peuple ignorant tout ce qu'il veut. Il ny a valet de mule, qui n'y puisse iouer le Docteur en Medecine. Laissez les pratiquer es bonnes & notables villes, ou il y a des gens de scauoir des Docteurs, des Vniuersitez, les petits enfans s'en moquent, les femmes les renuoyent a l'eschole, & les plus rusez d'entre eux de peur d'estre surprins par les Reuisiteurs, ou atrapez en vn Examen ferment tout doucement boutique.

Faisons en de mesmes en cest endroict. C'est aux bonnes villes, plustost qu'aux champs qu'il les faut laisser prescher: c'est

là qu'il les nous faut conuier. Les ames des Paifans ne font pas moins cheres a celuy qui les à racheptees que celles des Citoyens: ains, peut estre plus, dautant qu'elles font simples & plus eslongnees de la contagion du monde. Pour le moins elles sont toutes à vn prix, tant plus simples elles sont & plus doyuent elles estre contregardées. Aux Champs ils s'adresseront a prestres en vn pauure village, ou n'y aura qu'un Curé fait a la haste, comme, nous n'en auons que trop. Le bon homme s'estonnera par auenture au premier mot de Latin qu'il n'entendra. C'est pour esbranler toute la paroisse. Le Pasteur sera frappé & les brebis seront disipees. Au contraire il n'y a bonne ville ou il n'y ait quelques Docteurs capables & suffisans. Quand ces Ministres prescheront ils les iront ouyr. S'ils disent rien de trauers, dès le lendemain, il les conuaincront en leur Sermon publiquement par l'Escriture Saincte: & par ce moyen voyla les vns confirmez, & les autres esbranlez en leur doctrine. Soubs la Primitiue Eglise, il se nourrit vn espace de Temps vne infinité d'Heresies estranges & insupportables. Nous en trouuons la cause en
l'Hi-

l'Histoire Ecclesiastique, parce, dit-elle, que sous la grande & longue persecution des Empereurs s'estoient faicts plusieurs Conuenticules, & de diuerses sortes de gés. Mais quand Constantin le Grand venant à regner eut donné liberté à tous ceux qui s'attribuoyent le nom de Chresties, soit à tort, soit à droit, on vit en vng instant toutes ces Sectes abolies & fondues comme la neige au Soleil, qui a esté long temps cachée au fondz d'vne cauerne. Or n'auons nous pas moins de quoy nous confier que les Chrestiens de ce temps-là. Si nous auons la verité pour nous, la voix de verité, dit l'Ecriture, est plus forte que les Roys mesmes. Et d'abondant encor nous auons les Roys, & les plus grands du Monde avec nous. Iesus Christ, qui estoit la Verité mesmes sur laquelle l'Eglise est fondée, venant au monde pour conuaincre les Ministres de mensonge, n'alla point requérir Cæsar ne ses Lieutenants, de chasser les Scribes & Pharisiens du Temple. Ains il les alloit par la force de Verité conuaincre en pleine chaire. Il leur faisoit peser les Escritures qu'ils preschoyent, & ses Apostres à son exemple, dont le peuple s'en alloit conuertty par milliers. Or auons

D.

nous cest auantage de plus qu'oultre la Parole nous auons le bras seculier, pour nous defendre, si on nous veut offenser, que Iesus Christ au contraire auoit bandé contre luy & les siens. Ne disons plus que l'affeterie de ces gens. nouueaux venus subornera nostre Peuple. Ceste replique n'a point de grace en la bouche de personnes qui s'asseurent de la verité. Ciceron auectout son eloquence ne peut presques iamais gagner vne mauuaise cause.

Or y en a-il d'aussi eloqués pour le moins entre nous qu'entre eux. Et quant aux persuasions, ou dissuasions exterieures, considé- rós, ie vous prie, de quel costé elles sont plus fortes. Vn Euesque, vn Docteur renommé, preschera d'vne part. De l'autre vn pauvre homme, incognu, de nulle estime & reputation. Or est-il que la personne & l'autorité persuade bien souuent autant le peuple, que la parole. L'vn annoncera vne Doctrine née, nourrie, imprimée, & enracinée au cœur du Peuple: l'autre tachera de la luy arracher, ou plustost luy arracher, par maniere de dire, son cœur mesme. Or scauons nous tous, combien nous plaist nostre stile accoustumé, & combien

combien il nous est fascheux de le laisser. L'un sera en possession de son Peuple, l'autre en procez pour y r'entrer. Si est-il certain que le Possesseur à l'auantage par tout, le peuple d'une part verra de l'ayse, de la prospérité, des faueurs, des bénédictions, des Roys, des Princes, des grandeurs. De l'autre ne verra que des Croix, des tourmens, des disgraces, de pauures gens combattus & battus de toutes sortes d'afflictions.

Or est-il que chacun aime son aise, que nul ne veut perdre, que tous hommes de leur naturel sont conuoiteux, de biens & d'honneurs. Bref, toutes les promesses de ces Ministres seront menaces, toutes leurs persuasions pleines de dissuasion, aux hommes qui ne verront à leur suite, qu'une suite de malheurs: au lieu, que les Roys, les Magistrats, les voisins, les maisons, le temps, les commoditez qui se presenteront de l'autre part, seront autant de prescheurs pour represcher, ce que nos Docteurs auront presché au peuple. Conclusion, semble, si nous ne nous des-fions grandement de nostre cause, que nous devons entrer tres-volontiers en ceste lisse, (ou Dieu & les hommes semblent estre

du tout pour nous) pour l'instruction de nostre peuple, & la destruction totale de l'heresie. Car nostre Doctrine est foible, & nous pusillanimes, si elle se laisse vaincre & si nous craignons d'estre vaincus, au milieu de tant d'auantages, ou faudra necessairement dire, & à nostre honte & cōfution, que l'autre soit ou se sente bien forte, qui ose combattre, & esperer victoire, en lieux, temps, & toutes circonstances si des-auantageuses que nous les pouuons tous iuger. S'ensuit donc, en vn mot pour ceux qui font conscience de leur endurer leur Religion & l'exercice d'icelle, que la consciēce, ne leur permet point de les forcer en leurs consciences. Que le bien & repos de ce Royaume veut qu'on les laisse exercer leur Religion: & de plus, Que l'auancement de nostre Eglise mesme requiert que ils l'exercent par tout & plustost és villes qu'és villages, d'autant que preschans par tout, ils seront descouverts publiquement par tout s'ils preschent mensonge, & preschans par les villes conuaincus par les Docteurs des villes, au lieu qu'ils pourroyent conuaincre les Curez de nos villages.

Reste à respondre, à ceux qui en font difficulté

difficulté pour le fait de l'Etat & proposent
 que deux Religions ny peuuent demeurer
 ensemble sans le diuiser: Axiome a la verité
 qui nous a plus diuisez, que la diuersité de
 Religion mesme. Mais ou il faut par l'expe-
 rience qui s'en voit ailleurs que nous con-
 fessions qu'il est faux, ou que nous sommes
 plus incompatibles que gens du monde. Les
 Allemans ont les deux Religions en mes-
 mes villes, & viuent selon icelles, sous mes-
 me Empereur, mesmes Loix, & mesmes
 toicts, sans trouble ny querelle quelconque.
 Il faut donc dire, que ce ne sont nos reli-
 gions, mais nos passions qui nous troublent,
 & nos passions, di-ie, prouenantes pour la
 pluspart de celles de quelques personnes
 qui n'ont amour de Religion quelconque.
 Auant que les Allemans les permissent, ils
 ont esté quelques années en guerre, n'ont
 iamais peu voir Paix asseuree, quelques ba-
 tailles, qu'ils eussent gagné contr'eux. Au
 contraire depuis qu'ils les ont permises ont
 tousiours vescu en Paix. S'ensuit donc que
 la diuersité permise pacifie le Pays, comme
 la resistance, qui sous vn bon zele s'y fai-
 soit troubloit la Paix.

Les Polonnois ont eu de tout temps la

Grecque & la Romaine ensemble, diuers E-
 nesques & diuers sinodes, & des differends
 sur Articles de grande importance. Si ne
 sont-ils toutesfois venus des disputes à la
 guerre. De nostre temps ils souffrent les
 deux Religions qui sont entre nous & plu-
 sieurs autres sectes: Et ne laissent pour ce-
 la d'obeir vnanimement à leurs Roys, &
 de contribuer également contre les enne-
 mis du Pays. S'ensuit par la que ces Re-
 ligions d'elles mesmes ne troublent point
 l'Estat. Finalement on leur a voulu trou-
 bler ceste liberté, dont ils sont entrez en
 trouble & diuision: S'ensuit donc que la
 liberté des diuerses Religions, n'a point
 troublé d'elle mesme l'Estat, mais la licen-
 ce & insolence de ceux qui ont voulu trou-
 bler celle liberté permise par le commun
 consentement des Estats. N'allons point
 si loing. Quand és Estats d'Orleans &
 Ponthoise à la requeste du tiers Estat &
 de la Noblesse, la liberté fut permise à ce-
 ste Religion dont est à present question,
 nous viuions tous en Paix. Chacun tas-
 choit d'attirer son voisin à soy, nul de le
 fascher ny inquieter en rien. La France
 estoit

estoit autant heureuse qu'elle est maintenant miserable. Au contraire, on ne l'eust pas si tost voulu troubler que le Royaume ne fust troublé dont depuis vn trouble à tellement suivi l'autre, que la semence n'en peut presques faillir. Si tost, au cōtraire, que la Paix estoit faite, nous nous entreuoyons, nous passions le temps, nous trafiquions les vns avec les autres: le dis plus, qu'au milieu des escarmouches mesme nous parlentions ensemble, comme si nous n'eussions esté ennemys, que lors que nous auions la visiere baissée. Encor ny a il Catholique qui n'ait vn Huguenot amy. Huguenot qui n'ait vn Catholique pour qui il mourroit au besoing. Or qui nous gardera de faire tous pour tous, ce que chacun fera pour son amy particulier, qu'elle conscience ferons nous de souffrir pour l'amitié des deux parts de ce Royaume, ce que pour l'amitié de deux personnes, nous ne faisons difficulté de souffrir? Ce n'est donc point la Religion mais les passions d'autrui auxquelles par trop nous nous conformons qui troublent nostre repos. De fait, nous auons veu ces dernieres

années, qu'en Languedoc, Guienne, Daul-
 phiné, & autres Prouinces de delà Loire, &
 mesmes en ceste derniere guerre, ils ont
 vescu en mesmes villes, combattu soubz
 mesmes enseignes, marché soubz mesmes
 commandemens, maintenu les Religions
 les vns des autres en liberté, sans Schisme
 ny Diuision, encor que nous ayons tasché
 par tous moyens d'en souffler parmy eux.
 Et quant à l'obeissance deue aux Super-
 rieurs, l'Empereur est obey, reueré & secou-
 ru egalelement en Allemagne. Nostre Roy
 a esté vnanimement desiré, esleu, & recher-
 ché de Poulongne. Le Turq, qui ne scait
 que trop bien dominer, est obey des Iuifz,
 & des Chrestiens Grecz, & Latins, mieux
 que de ses Turqs mesmes. Les Romains an-
 ciens, soubz diuers Dieux, & mesmes Loix
 trouuoient les subiectz d'vne façon: Et les
 Empereurs Payens mesmes, ont eu des Le-
 gions toutes Chrestiennes, qui leur ont gai-
 gné des Batailles miraculeuses. Sans par-
 tir de chés nous, nous vismes de quelle af-
 fection s'employoyent eux de ceste Reli-
 gion au recouremēt du Haure sur les An-
 glois, & depuis à Monts, & a la Conqueste
 pretendue des Pays bas, pensans faire vng
 seruiue

seruice agreable au feu Roy. Pourueu que on les laisse viure en liberte de leur consciencce, ils ne scauent que faire pour faire paroistre à leur Prince, qu'apres le seruice qu'ils veulent faire à Dieu, ils n'affectionnent rien plus que le sien. Laissez leur les ames libres, vous faites des corps & des biens plus que nous ne voulez.

Je ne di pas pourtant qu'il ne fust plus à desirer qu'il n'eust qu'une Religion en vn Estat. Telle vnion ne se peut trop souhaiter. Et qui auroit opinion de n'en auoir qu'une, elle seroit trop plus seante que plusieurs. Mais puis qu'ou le destin de ce Royaume, ou le desordre de nostre Eglise, a faict que nous en ayons eu deux, mieux vaut a la verité, les souffrir que se ruiner, comme nous auons faict iusques icy pour n'en auoir qu'une. Ce n'est chose qui n'aduienne quelquesfois au corps humain. Il y des maladies qu'il faut bien souuent entretenir pour safanté: par ce qu'elles seruent de remede cõtre vne plus grande. Il y à au contraire des remedes qu'il faut fuir comme plus dangereux que la maladie mesmes. C'est vne subiection grande, que d'auoir en quelque part du corps vne fontaine qui coule tousiours.

E

Il vaudroit mieux n'en point auoir qui pourroit. Mais elle à esté ouuerte, pour diuertir vn plus grand catharre qui menaçoit ou l'estomach, ou le poulmó. Elle ne se peut refermer sans danger tout appatét de mort. Mieux vaut donq la tenir ouuerte, qu'en mourir. C'est vn mal nécessaire pour en euer vn plus grád. Il se voit de facheux catharres, dont il seroit bon de se deliurer: mais si violéts sont ils bien souuét, qu'en les pensât purger ils nous pourriét estrangler, & suffoquer. Le bon medecin aura patience, il les diuertira petit a petit: par ce que telle purgation seroit plus pernicieuse que le catharre, nous en sommes auourd'hui de mesmes, Refermez ceste playe de nostre Eglise, sans que le dedans soit bien repurgé, la mort est prochaine, tenez la ouuerte, vous viurez, & aurez, peut estre, & le loisir & le moyé de la purger & nettoyer de telle façon, qu'aucc succession de temps elle se refermera d'elle mesmes. Esmouuez ce catharre par vne purgation violéte, il vous estouffera finalement de soy mesmes. l'Intemperie de toute la Chrestiéte est auourd'hui telle, qu'il n'y a Royaume ny Estat qui s'y puisse maintenir

en

en Paix sans la liberté des deux Religions, voire, qui ne se ruine, si on s'opiniastre contre l'une.

Ceux qui dient, qu'attédant la determination d'un Concile, il ne faut permettre exercice que d'une Religion s'abuzent grandement. Premieremét, c'est contre l'Article expres de la Paix, qui permet que l'exercice des deux Religions soit libre, tant que par un libre Concile general, ou National tous soyons réunis en une Religion. Et par consequent c'est rentrer en la guerre, qui est la source de tous noz maux & anéantir tout le profit q' nous aurôs peu esperer des Estats, Secondement, c'est contre toute raison & forme de Justice. Car nous attédons par un Concile d'estre réunis & non d'estre diuisez, de cicatrizer nostre playe, non de l'entretenir, d'accorder les parties, non de les mettre en proces. C'est comme qui diroit. Il n'y aura exercice que d'une religion, tant que le Concile ait déterminé qu'il ny en ait qu'un, & quel: ou nous n'entreprendrons rien les uns sur les autres, tât que les Arbitres nous ayent accordez. Au contraire, tout ainsi qu'attendant la decision des Arbitres, les Parties demeurent en leur estat, les proces

au croq, les armes suspédues, sans entrepren-
 dre rien l'vn sur l'autre: aussi est-il raisonna-
 ble attendant la determination d'vn saint
 & libre Concile, auquel comme arbitre de
 nos differens nous comprometôs tous, que
 nos parties demeurent en la liberté, de la-
 quelle par la Paix ils sont en possession. Et
 deuous cōsiderer, que si nous estions en leur
 place, nous ne voudrions pas que la Messe
 nous fust interdite, iusques à telle determi-
 nation, encor que nous fussions tout assu-
 rez qu'elle y deust estre confermee. Tierce-
 ment, c'est le vray moyé de n'en tenir point,
 & vaudroit autant dire tout en vn mot, que
 nous ne voulons ny leur liberté, ny determi-
 nation de Concile. Car c'est troubler le com-
 promis, c'est vn cas de noualité, c'est reuenir
 aux animositez, durant lesquelles ne se peut
 ny tenir ny esperer vn bon Concile, lequel
 certés nous n'auons que faire de troubler,
 d'autant qu'il y en aura, comme tousiours,
 assez qui ne demanderont qu'à le troubler.
 Faut donc demeurer es termes de l'Edict,
 composé pour nostre repos, & selon toute
 reigle de Justice, par lequel attendant
 le Concile, la liberté est permise aux deux
 Religions, c'est à dire, attendant le remede

la maladie toleree: & non pas aigrir la maladie, à ce que le remede ne trouue plus de lieu.

Mais ie demande a cest homme d'Estat, qui ne veut point endurer les deux Religions en ce Royanme, ce qu'il pretendra faire maintenant pour en abolir l'vne, i'entens celle qu'il iuge la plus foible. Il se voit clairement, que vous n'en pouuez abolir l'exercice, sans rentrer en la guerre, puis que sans l'otroyer vous n'avez peu obtenir la Paix. Nous voila donc reuenus aux armes Ciuiles.

Or par la guerre, ie voudroy' bien sçauoir ce que nous ferons. Nous l'auons desia esprouee par quatre ou cinq fois, & pour la fin de routes, apres beaucoup de ruines auôs esté contrains de permettre ceste Religion. Nous les auons reduits par moyens plus que extraordinaires, dedans les murailles d'vne ville. Encor auons nous esté reduits nous mesmes apres vn long & ruineux Siege, à les laisser viure & n'ont voulu accepter la Paix, si tous ceux du Royaume de leur Religion n'auoyent liberte de conscience. Si nous mettons vne armee en Campagne, ils se retireront sur la Defensue. Si nous les

affaillons sur leur Defensue, autant de Sieges, autant de pieges pour nous, autant de bonnes armées perdues & ruinees. Nous deuons auoir cogneu tant d'une part que d'autre, que c'est auiourd'huy que d'assiéger places. Les defendeurs s'opiniaistrent iusques au bout, & n'est tantost plus de gens d'assaut pour les forcer. Ainsi auons nous veu ruiner l'armée de saint Iehan, de la Rochelle, de Liuron, & autres, toutes grandes & Royales, avec grand perte de deniers, d'hommes, & de reputation, dont la plus part de nos soldats, qui restent sont auiourd'huy reboutez de sièges. La moindre place barrant sa porte sur elle, est presque suffisante d'attendre la plus belle armée que on puisse mettre ensemble: Et quand nous en aurons pris deux ou trois, des plus foibles, que de force, que de Composition, nous aurons gaigné des murailles, & perdu vn monde d'hommes, recouuré des ruines & espreint au contraire tout ce qui peut rester de sue au peuple & de sang à la Noblesse, bref achemé de ruiner tout ce pauvre Royaume. Ce qu'ils peuuent defendre, en Languedoc, en Guyenne, ou mesmes en Dauphiné, est suffisant tout seul pour auoir le bout

le bout, de tout ce qui reste, de deniers, d'hommes & de moyens en toute la France. Car, n'abusons point le Roy de vaines offres, ou plustost, ne nous abusons point nous mesmes en les luy faisant. Que nous reste-il, ie vous prie, a luy offrir que nous n'ayons ia baillé, que peut-il requerir de nous, qu'il n'ait desia obtenu en vain? Nous offrirons nos bourses. Regardons s'elles sont mieux garnies que parauant. Nous offrirons nostre sang. Iugeons, si nous en auons autant refaict, que nous en auons respendu parcydeuant. S'il est accren quelque chose à nos possessions, s'il s'est rien adiousté a nos forces. Au contraire, noue n'auons maison qui ne s'en sente, nerf qui n'en soit foulé, & nous reste toutesfois plus lóg, & plus cher chemin a passer que celuy que nous auons faict. Il me souuiet a ce propos d'vne responce de ce grád Capitaine Romain Paul Aemile. Quand il eut a plate cousture defaict le Roy de Macedone, comme il enclinast a faire la Paix avec luy, ses amys, le trouuoient fort mauuais, disans, qu'il en pouuoit fort ayseemét auoir le bout par la guerre Il est ayse, leur dir il, lors, de ruiner vn Prince, ou vn Estat iusques a la moitié,

mais de ceste moitié le ruiner iusques au bout, cest chose plus longue & plus difficile que vous ne pensez . La raison en est toute claire. Celuy qui se sent fort, donne vne bataille, & couche la moitié de son vaillant au hazard du dé. Mais quand il a perdue, il se retire sur l'autre moitié, s'il est sage, & la mesnage, & la defend pied a pied, il ne veut plus iouer si gros ieu : & souuent le reste du vaincu suffit à ruiner le victorieux . Vous luy presenterez la bataille. Il quitte la main il se retire sur la defensue. Il la vous fait perdre deuant vne ville.

La responce de Paul Aemile estoit vraye deslors, mais plus vraye est elle encor en nostre endroit . Lors le Pays estoit presque plat, tellement qu'une bataille gaignee gaignoit vn Royaume. Au iourd'huy, comme il est fortifié, on ne combat que quand on veut, & se perd le plus souuent le gaing de vne bataille deuant vne bicoque. En l'exemple de Paul Aemyle, ce qui estoit osté a l'ennemy, estoit autant d'acquis au Romain. En nos guerres ciuiles, ce que gagnons nous est autant de perdu, ce que nous ruinons, nous ruine nous mesmes. Paul Aemile de la moitié qu'il auoit gaignee, pouoit faire guerre à l'autre

a l'autre. Nous, au contraire, iouons, a bander & à raclet, tous deux perdent & nul ne gaigne, & nostre pauvre Roy, à qui gaigne il perd, de quelque costé que le sort tombe, perd ses suiets & ruine ses villes, & au lieu des Triomphes Romains, ne doit celebrer qu'Exeques & Funerailles.

A plus forte raison donq, deuons nous conclure avec Paul Aemile, qu'il vaut trop mieux entretenir la Paix avec eux, que de nous ruiner a la poursuite d'vne guerre hazardeuse, ruineuse, longue & difficile, ou plustost, perpetuelle & impossible. Nous auons, en somme de ces deux a choisir l'vne, ou de les laisser viure paisiblement, avec nous, ou de mourir tous ensemble: ou de les laisser debout, ou d'estre en les voulant ruiner, accablez de leurs ruines. Samson à la verité en vsa, comme il semble que nous voulions faire, mais en cas trop dissemblable. Il estoit assiduellement recherché des Philistins. Ces gens icy, au contraire, battus & rebattuz tant de fois pourueu qu'on ne les recherche point, ne demandent que le repos. Il estoit seul contre plusieurs, & ne pouuoit esperer que par desespoir. Nous plusieurs contr'vng, qui auons prou dequoy nous

conferuer fans nous perdre de gayeté de cœur. Bref, a ces pauures gens icy quand on les pourfuit a mort, de toict en toict, il seroit aucunement supportable, de mettre le feu en leur propre maison, pour esteindre la fureur de leurs ennemys, ou embraser avec eux toute la ville. A eux, di-ie, appartient en ceste extremité de se resoudre a la Saguntine, A nous, nullement, qui ne sommes pressez, qu'autant que bon nous semble, qui auons la plus grande part a la maison, qui deuyons conferuer le Royaume dont nous faisons presque tout le corps, Ains plustost, seroit faire aussi mal a propos que celuy, qui pensant brusler vne araignee, ou vne poignee de mousches, mit le feu a son plancher & brusla le dedans de sa maison. Puis donq, qu'on ne peut oster a ces gens l'exercice de leur religion sans rentrer en guerre, ny les ruiner par la guerre sans estre accablez de leur ruine mesme, concluons contre ceste homme d'Estat, qu'il les faut laisser viure en Paix, & pour ce faire leur entretenir la liberte selon l'Edict. puisque sans c'est Article, nous auons tant de fois esprooué que ne la pouuons auoir.

Mais

Mais il ya certes grand danger, que ces gens qui nous tranchent tantost de la conscience & tantost de la Police, si nous regardons leur intention de plus pres, n'ayent esgard n'y a l'Eglise, n'y a la Patrie, mais veulēt seulement faire leur ptofit particulier aux despens de l'vn & de l'autre. Il y a long temps, pensent ils que chacun crie aptes l'assemblee des Estats, comme apres l'v nique remede de tous nos maux. Ils les voyent accordez par la Paix, conuoquez a brief iours, qu'on ne peut plus reculer à les tenir: qu'on leur y voudra faire rendre conte de la substance du peuple qu'ils ont deuoree, & les oster d'vn lieu & rang qu'ils indignement & illegitimement occupent.

A ces inconueniens qui les menacent ils n'apperçoquent que deux remedes: ou de ne les tenir point, ou d'entroubler l'execution. De ne les tenir point, il y a peu de moyen. Ils ont esté long temps differez. Ils sont maintenant accordez, cōuoquez, preparez. Le peuple en a faict desia les frais. Si on l'abuse maintenant, il y a danger d'vne reuolte, telle qu'en Flandres, ou que pour mesme occasion elle s'est veuë autresfois en Frâce pour les tenir de sa propre autorité. Reste

donq d'en empescher l'execution. Or est-il, que si la Paix dure elle en fera executer les conclusions & Ordonnances, comme elle les nous a faict tenir. Il les nous faut dōq empestre par la guerre. Et le moyen? C'est de bailler le change, c'est de renuerfer tout sur ces pauvres gens, c'est de crier au Huguenot, de peur qu'on ne crie, au larron, contr'eux, c'est de se venger par les Estats sur eux, de ce qu'ils ont à leur sueur & traual procuré les Estats. Il faut donq resusciter cesté vieille querelle de Religion, pensent ils, dont y a tant d'années que nous amusons & abusons le peuple, & cependant qu'on courra apres eux nous nous tirerons de la meslée.

Ainsi furent rompus les Estats promis y à quelque temps a Compiegne, par ces cōtables qui ne plus ne moins que la Seche, quāt on la veut prédre sçauēt tresbien ietter leur encre & troubler l'eau tout à lentour. Et cependant ces bons Cōseruateurs de l'estat ne veulēt pas voir, que si les Estats ne sont deuément tenuz, & la Paix en premier lieu ratifiée par les Estats, sās laquelle ils n'ōt peu estre, & ne peuuēt de riē seruir, que ce Royau me s'en va tomber en vne ruine ineuitable.

Or

Or y en a-il peut estre qui ne pensent pas ny le malade si bas, ny la maladie de soy si dangereuse. Je veux dire ce Royaume, si proche de sa ruine, ny ces guerres si dangereuses pour l'y precipiter. Premièrement ie les prie de considerer, que la maladie qui depuis quelques ans nous tourmente est celle mesme qui a porté en terre tous les grands Empires qui ont iamais esté au monde: & le Romain notamment qui ayant eschappé dès son enfance, & par tout le cours de sa vie, toutes sortes de playes, de calamitez, d'iniures du temps, ausquelles il s'estoit endurcy au croistre, ne peut iamais eschapper la troisieme rencheute de ceste maladie, ores qu'il fust trop plus puissant que le nostre & qu'il n'eust voisin qui oFAST presque s'arrester à regarder la ruine.

En apres, que c'est celle mesme, ou à peu pres, qui nous pensa accabler sous les Roys Ieã, Charles cinquiesme, sixiesme, & septiesme: lors que ce Royaume vint si bas qu'il ne en meritoit presque plus le nom. Celle qui à mis l'Hongrie & l'Empire de Grece entre les mains du Turc, & luy liure, si nous ny donnons ordre bien tost, le reste de la Chrestienté. Celle mesmes qui trouble & rea-

uerse auourd'huy les pays bas, ausquelz nous faisons mine de courir, encor que nous ne nous puissions pas bien soustenir nous mesmes. Celle bref, dont la fin finale tousiours esté, ou debailler l'estat à vn tiers, ou s'il ny en auoit point de le partir & deschirer en pieces. Et quant au patient auquel toutes les guerres estranges auoyent esté plustost exercices que trauals, qu'ilz regardent combien il est empiré en celles cy. Les Roys bien souuent & leurs Fauorits ne s'en apperçouyent pas, parce qu'ilz ne voyent que des pompes, que des brauades, des dances, & des festins. Et cependant il leur en aduiet, comme aux Philistins qui banquestoyent & faisoient grand chere, au temps que Sasmon escrouloit les colonnes du bastiment qui leur ruina sur la teste. Mais cest à nous, puis qu'ilz nous appellent a leur Conseil par ceste assemblée, de leur en descouurit la verité. Qui verra le patient que nous auons en cure, si haue, descharné, passe, hideux cōme il est, en aura horreur, & les ennemys presque pitié. Mais ce n'est rien au pris du dedans, dont les parties vitales sont si corrompues & si deguastées, qu'il n'y reste presque plus esperance

rance de fanté. De pieté & de Iustice, il n'en faut tantoit plus parler. Ce né sont plus entre nous que pretextes & couuertures de reuolte & d'ambition. Et cependant, voila le Senat qui dit, que pour impieté & iniustice Dieu transfere les Royaumes de famille en famille, & de Nation en Nation. Et quant au Prince, voyez comme on luy esbranle les Coulonnes qui soustiennent sa maison, cependant qu'il passe son temps en ieux & en festins. Plus n'ont les subiets d'amour enuers luy pour luy obeir volontiers. Plus n'a il de forces, pour se faire craindre & obeyr par contrainte. Or ostez, aux Roys l'amour, & aux tyrans la crainte de leur peuple, leur Principauté est du tout ruinee. Les grands en ce Royaume, sont aux petits exemple de desobeyssance. Les petis aux grands aides & instrumens de reuolte. Les soldats prennent tout par tout, ou y a dequoy gagner: & c'est à qui leur donnera plus de licence pour en auoir le plus. Cesont maladies que la grande maladie des guerres Ciuiles a amenees avec elle. Et quels accidens s'en ensuyuent? Que les Grands qui pour la plus part ne le sont iamais assez à leur gré, voyans leur souuerain denué de forces & les volontez des

subiects alienees de luy, par les maux qu'ils
 ont souffert (dont ils aecusent tousiours la
 teste, & non le temps) & les soldats au com-
 mandement de qui plus leur donne, & plus
 leur lasche la bride, entreprennent tant plus
 hardiment d'assouir leur ambition, qu'ils
 ont dequoy esperer d'en venir à bout, & à
 faute d'y paruenir, ne voyent rien à crain-
 dre, ains s'asseurent qu'au pis aller, on sera
 tousiours bien ayse de les pouuoir appaiser.
 Dont s'ensuyuet finalement apres beaucoup
 de ruines du peuple, mutations d'Estat, dis-
 sipation de Monarchie, ou changement de
 Monarque. Sans specifier les noms des
 lieux, & des personnes, les plus prudens
 voyent cela comme tout present, si nous
 rentrons vne seule fois en ces miserables Ciui-
 les. Ceux que l'ignorance, ou la Passion a-
 ueugle, ou ceux mesmes qui en ce cas sont
 contens de faire les aueugles, diront qu'il y
 à long temps qu'on tient ces propos là, que
 ce sont fables & discours en l'air, que tous-
 iours au pis aller en pourra-on sortir par la
 porte accoustumee. Je respon, que les Estats,
 comme les corps, tant plus grands sont-ils,
 & tant plus tardifs ont-ils leurs mouue-
 mens. Il ne faut qu'un vent pour abbatre
 vne

vne petite maison. Pour vn bastiment ma-
 sif, bien cimenté, & de bonne estoffe il faut
 vne longue batterie, vne forte mine, encor
 quand il renuerse les pans de muraille tom-
 bent-ils tout entiers. Ainsi en est-il du no-
 stre. Quelque petit estat, basti sur quatre
 fourches du moindre coup de vent que nous
 ayons eu, fust pieça par terre. Quelque tiers
 l'eust emporté tout incontinent. Le nostre
 qui est trop grand & trop pesant pour la ser-
 re de tous nos voisins; outre ce qu'ils ont e-
 sté troublez en mesme temps que nous, ne se
 peut pas ruiner de ceste façon. Il faut qu'il se
 ruine de soy-mesme. Et qui veut veoir, com-
 me il s'approche de sa ruine considere seule-
 ment, combien il s'est ereuacé & esbrälé de-
 puis la iournée S. Barthelemy. Depuis, di-
 ie, que la Foy du Prince enuers le subiect & du
 subiect enuers le Prince, qui est le seul cimét
 qui entretient les Estats en vn s'est si outra-
 geusement dementie. Il n'estoit parauant
 question que de la Religion de ces gens cy.
 La leur permettant on estoit assuré d'auoir
 la Paix.

Depuis ce iour là, on a commencé à par-
 ler de l'État, à rechercher les actions du Gou-
 uernemēt & s'en est trouué, qui se sont bien

sceu feruir du defespoir auquel par tant de
 cruantez nous les auions reduicts. Il n'estoit
 question que de Huguenots. Il s'est esleué
 des Malcontents, race tresdangereuse en vn
 estat, & la plus part qui ne scauoyent dire
 dequoy ny pourquoy. Ce sont tous Sym-
 ptomes procedans de la maladie que i'ay
 cy deuant remarquee, en celle partie Vita-
 le du Royaume, qui est, l'amour des subiects
 enuers le Prince. A la verité quand le Hu-
 guenot prend les armes, il se peut aucune-
 ment excuser. Il craint d'offenser Dieu,
 Dieu, di-ie, qui est le Roy de tous les Roys.
 Il craint de perdre son ame qu'il a plus che-
 re que ceste vie, son desir est bon son inten-
 tion n'a rien d'enorme. Le malcontent au
 contraire ne se peut excuser. Car il n'est
 poullé que de conuoitise de gain & de vain
 honneur & se reuolte quand on ne luy don-
 ne, non autant qu'il en merite, mais qu'il en
 cuide meriter, & qu'il en souhaite. L'vn est
 poullé de l'amour de Dieu, l'autre d'vn fol
 amour de soy-mesme. L'vn veut obeyr au
 Roy, en tout ce en quoy il ne pense deso-
 beir à Dieu. L'autre autant seulement qu'il
 est expedient pour son auantage. L'vn pre-
 fere le Superieur, à l'Inferieur à scauoir, se-
 lon

lon son opinion, Dieu au Roy, qui est selon
l'ordre de nature. L'autre contre tout ordre
de police prefere l'Inferieur au Superieur,
suyuant pour sa conuoitise vn Prince, ou Sei-
gneur subalterne contre son Roy & souuer-
rain seigneur. L'vn prend les armes apres
qu'on l'a reduict au desesper. L'autre, de
gayereté de cœur, par ce qu'on n'a pas respon-
du à toutes ses vaines esperances.

Voila donc comme Dieu a puny nostre
desloyauté, quand nous voulans desfaire il-
licitement de ces pauures gens, qui font tout
à bonne intention, il nous a suscitè ceste es-
pece de gens qui n'ont aucune intention, de
bienfaire: quand, di-ie, voulant reünir tout,
par voyes si detestables, par les mesmes il
nous a ruinez. En somme, c'est grand pi-
tié, qu'il s'est veu qu'un Charles de Bourbon
Connestable de France, quittant le seruice
du Roy ne peut iamais faire partie en Fran-
ce, ains fut contrainct, de se mettre vers l'en-
nemy avec deux ou trois des siens: & que
maintenant au contraire: par le changement
des cœurs qui y est, le moindre Seigneur de
ce Royanme voit vn voleur public, puisse
trouuer de qui s'accompagner & de qui fai-
re partie contre le Roy mesmes, en France.

Or qui doute que ceste disposition d'esprits qui n'ont Roy ny Loy, que leur fantalie & leur auantage, ne soit vn preparatif à la dissipation totale d'vn Estat? Qui doute, si nous auons à r'entrer en la guerre que tous les iours nous n'en ayons quelque nouuel ordre, és champs, és villes, és courts, és maisons des Princes, & d'autant plus que chacun redoute moins que iamais les forces & moyès du Roy.

Vous me direz que nonobstant tout cela la Paix s'est faicte. Je l'aduoué, mais ie nie qu'elle se puisse refaire de mesmes si nous la rompons. Elle s'est faicte voirement, mais apres quatre ans de negociation assiduele, & mille difficultez auant qu'y paruenir. Elle s'est faicte, mais par le changement d'vn Roy, en la foy duquel ceux de ceste Religion ont quelque reste d'esperance. Ce lien qui restoit à peu tenir l'Estat en vn, & le tiendra tant qu'il demeurera inuiolable. Mais si nous permettons vne fois que ceste Foy promise soit rompuë. Les voila tous en desfiance de nostre Roy, comme du feu Roy Charles son frere. La desfiance les mettra en Desespoir, & le Desespoir aux armes, qui leur fera faire tout le pis qu'ils pourront

ront cōme le meilleur pour leur conseruation Les Prouinces qui ont pati de la guerre, & qui sçauent combien elle leur couste comme routes celles qui sont delà la Riuiere de Loire, feront Lignes, & Associations ensemble, pour se conseruer les vnes les autres, tant d'vne que d'autre Religion en Paix & en repos & petit a petit s'acoustumeront a ne dependre que de leur propre autorité. Les Capitales villes, ne receuront forces, ny de l'vng, ny de l'autre, tant pour n'offenser personne, que pour n'estre offensees par l'insolence de la gendarmerie de ce temps. De Neutres par succession elles voudront estre libres, & ne le penseront iamais estre tant qu'elles ayent secoue le ioug du Prince. Les Seigneurs principaux du pays se donneront la main les vns aux autres de ne plus faire les fols a l'appetit d'autrui, conserueront le plat-pais soubz eux, duquel ils seront plus obeis & reconuz que le Souuerain. Parainssi, au lieu d'vne Pretendue Vnion de Religion, voila vn grand auancement de diuision d'Estat voila la riuiere de Loire pour borne de l'autorité du Roy de ce costé, au lieu que conseruant ses suiets egalemment en Paix, il peut tenir tout l'estat vni en samain,

& par les occasions qui le cōuient presentement, auxquelles moyennant la Paix tous à l'ennuy desirent s'employer à estendre ses limites plus loing d'une moitie. Aucunes Provinces dedeça la riuere, plus proches de Paris, comme elles n'ont pas tant ny si lōg tēps souffert de la guerre, peut estre aussi ne desireront pas tant la Paix. Elles se voyēt maistresses par toutes leurs villes, les villes meslées de peu de Huguenotz, ce qui, leur faict peut estre encor demāger les doigts, pour reuenir aux armes, Mais ie les prie de considerer, que s'il faut faire la guerre à ceux de la Religion qui sont de la Loire, d'autant que le Roy n'en pourra tirer aucuns moyēs, que le tout se fera aux despens de leur vie & de leur bource. Que pour neant donq elles auront obrēnu d'estre soulagées par les Estats. Que si les Allemans reuiennent en France pour le secours de ceux de ceste Religion, comme tost ou tard, ils ne leur manqueront jamais, que cest par dessus leur ventre, & par dessus leurs terres qu'ils ont à passer. Que quand au milieu d'elles elles auront esteint ceux de la dicte Religion, q̄ par cela ils n'auront fait que la reueillier & releuer ailleurs. Et qu'ils ne soyent pas si peu ou charitables:

ou prudés q̄ de dire qu'il ne leur en chault, pourueu q̄ ceste Religion ne soit point exercée au milieu d'elles. Ce n'est parlé ny en subiectz du Roy, ny en amateurs de la patrie.

Tout ce royaume n'est qu'une Cite, qu'une maison, qu'un corps, qui n'a qu'un Roy, un Pere de famille, un chef, qui se ruine, se brule, se meurt tout ensemble. Par une bresche toute une ville se prend, par un coing toute une maison s'embraze, autant le haut que le bas estage, par le talon quelquefois tout le corps meurt, encor que les bras en soyent bien sains, bié, refaictz, bien entiers. L'estio mene monterant qu'elle sahit vniuersellement tout le corps. Aussi faut il s'asseurer que si nous endurons que le moindre coing de c'est Estat commence à se corner, petit a petit l'ambition des grands, qui en la diuision, comme le feu en une playe, trouuant le mescontentement des sujets pour matiere propre à se nourrir, gaignera finalement tant, que l'Estat en sera totalement en flambé. Vous mesmes qui aurez conseillé la guerre, quand vous l'aurez portée, quand elle vous aura vuide voz bourses, quand vous y aurez perdu vos plus proches, en vain vous vous en prendres au Roy, que

vous y aurez par vostre opiniastreré à demy contrainct, & ferez, peut estre, encores pis que les autres. Ne disons point, comme aucuns que le pays se gaste, mais qu'il ne se perd point. Le pays sont les hommes. Qui perd le cœur, perd le pays aussi, encor que le fonds en demeure. Rien en ce monde ne se perd, mais il est bien perdu pour quelqu'un, quand il change de maistre. La France demeurera, mais le Royaume de France tel qu'on l'a veu ne sera plus. la matiere y sera, mais la forme en sera changée. C'est estat se resouldra comme vn corps mort en serpens, en vers, en crapaux, en vn million de bestes sans raison, qui s'entremangeront les vnes les autres, & feront trop plus de mal au peuple, que ne font tous ceux dont il se plaint. Il s'en leuera quelqu'un, qui se dira protecteur de la liberté, qui accablera le peuple de plus dure seruitude, qu'il ne porte. Protecteur de l'Eglise, qui n'aura ame ny conscience, & sous ombre de pieré commettra mille impietez. les Seigneurs des pays, qui pour n'auoir plus de maistre se feront vn temps accordez ensemble, debattront a peu de temps de là, à qui sera le maistre l'un de l'autre. Les villes qui de neutralité seront venues

venues à liberté, de ceste liberté viendront a vne Licence populaire, de Licence retomberont en Tyrannie de quelqu'vng, & toutes les semaines, par sedition auront nouvelles reuolutions.

Le pauvre peuple patira de toutes ces folies, Il s'esleuera vn ordre de las d'endurer; qui n'aura point faute de Fondateur, & de Chef contre la Noblesse. Ils l'accoustreront à la Suisse:& comme de toutes nations nous sommes les plus legers & precipitez en nos passions, aussi patirons & ferons nous les plus enormes actes, qui s'ouyrent iamais entre les hommes. Lors verrons-nous, en quel labyrinthe de malheurs nostre opiniastrété nous aura conduicts. Il n'y sera plus questiõ de Religion. Les Soldats ne Catechiseront plus les hommes que par la bourse. Qui aura de l'argent sera Huguenot, sera Catholique tel qu'il plaira, à celuy qui le voudra brigander. Celuy qui estoit ne sera plus. Celuy qui n'estoit rien sera en sa place. Grand crime & irremissible sera d'auoir du bien. Grand malheur d'estre ou paroistre homme de bien. D'vn mal nous serons tombez en infinis, d'vn petit en plusieurs grand:& lors, mais trop tard nous repentirons nous

d'auoir esté si malconseillez : que de n'auoir
 vescu ensemble, comme nous pouuons en
 Paix, & en vnion. Telles grandes mutatiōs,
 ne se feirent iamais sans grands desordres,
 & deuât que de reuenir a l'Ordre, il se pas-
 se des ans, de siecles, des réuolutions entie-
 res. Les plus notables familles sont estein-
 tes, les plus massiues maisons ruinées auât
 que d'en pouuoir voir le boût. Je ne vous
 annonce point choses loingtaines. Je vous
 annonce choses que ie preuoy, que ie voy,
 qui sont conceues, qui sont prestes à nai-
 stre, qui en quelques lieux s'ôt ia nées. Cho-
 ses auenues en tous pays gouvernez com-
 me est maintenant le nostre, & qui sont
 prestes à auenir, si nous n'amendons par
 vne Paix, tant publique que domestique
 toute nostre façon de viure. Quand par la
 foiblesse & mespris des Empereurs l'Empi-
 re Romain s'abolit en Allemagne, les vil-
 les qu'on appelle libres & Imperiales se mi-
 rēt en Liberté. Les Capitaines & Seigneurs,
 les Euesques mesmes qui auoyent autori-
 té en aucunes villes, se firent Princes, les
 Iuges des Balliages Contes de l'Empire.
 Deuant que de les ramener aux Empereurs,
 selon l'Ordre qui y est maintenât il se passa

vn long temps, & voit-on aujourd'huy que au partage qui se fit du Gasteau, l'Empereur, quoy qu'en honneur le premier, a eu la derniere part. En Italie les villes vsurperent leur Liberté, les Gouverneurs des Prouinces, en demeurèrent Princes, les Capitainés des villes s'en firent Seigneurs, dont est auourd'huy l'Origine de tous les Princes d'Italie. L'autorité de l'Empereur ruiné de guerres tant Ciuiles qu'estranges y fut asses tost abolie, estant luy delaislé du cœur du peuple, & l'ambition allumee au cœur des plus grands. Mais fut-ce pourtant la fin des maux du peuple? Ainçois à peine le commencement. Les Seigneurs eurent des guerres entr'eux, qui y attirerent les Barbares de tous costez, qui mirent le feu par tout. Ils en eurent apres contre les villes plus notables sur la liberté desquelles ils vouloyent eniamber. Tantost l'vn s'y portoit pour Vice-Roy, tantost l'autre pour Protecteur de la liberté. Puis vinrent les Guelphes & Gibelins, Imperiaux contre Papistes, puis en chacune ville factions contraires. La haute ville contre la basse. Ceux de deça contre ceux de delà l'eau. D'vne guerre Vniuerselle, ils furent reduiets à mille guerres par-

ticulieres: d'un grand Tyran à infinis petits, qui l'estoyent d'autant plus grands, qu'ils auoyent moins de terre pour estendre leur tyrannie. On n'y oyoit parler que de Prescriptions, de Bannissemens, d'Assassinemens, de Trahisons. Vne famille faisoit guerre mortelle à l'autre. Le Gouvernement s'y chāgeoit toutes les sepmaines. & dura ceste calamité si longuement, par le moyen des quelles Testamentaires, qu'ils laissoyent de pere en fils, que n'agueres encor, c'est à dire plus de cinq cens ans apres, la totale ruine de l'Empire d'Italie, elles duroyent & durent encor à la memoire de ceux qui viuent. En somme telle Dissipatiō d'Estat ne se peut faire sans la ruine du Prince, mais aussi peu sans la ruine du peuple, & des particuliers, estant tout certain que la maison ne peut ruiner, ny le Nauire perir sans accabler ou submerger ceux qui sont dedans. Or vaut-il pas trop mieux laisser viure les vns les autres en liberté de Religion, telle que la paix derniere l'ordonne, sous l'authorité du Roy, qu'il a pleu à Dieu nous donner, que sous vne vaine esperāce de la reunir, ruiner ce pauvre Estat, qui panche de toutes parts sur nos testes?

Consi-

Considerons donq, que nous sommes
 tous hômes, tous Chrestiens, tous François,
 Tous amateurs de nous-mesmes, de l'Egli-
 se, de la patrie. Croyâs en vn Dieu, cōfessans
 vn Christ, desirans vne reformation en cest
 Estat. Comme hommes aymons, comme
 Chrestiens enseignons, comme Frâçois sup-
 portons les vns les autres. Nous nous rui-
 nons nos maisons par la guerre, comme a-
 mateurs de nous-mesmes & de ce qui nous
 touche demandons la Paix. L'eglise se ruine,
 quand de Chrestiens nous deuenons parmi
 les armes contempteurs de toute Religion.
 Laissons donq là les armes, & recourons a-
 uec l'armes à Dieu, le supplians de la resta-
 blir à sa gloire au milieu de nous. L'estat est
 composé de deux Religiōs, si on ne les per-
 met toutes deux libres, il nous faut r'entrer
 en la guerre, si on y r'entre, il est dissipé &
 en ceste dissipation nous nous perdōs tous.
 Viuons donq amiablement les vns avec les
 autres : entr'aidons nous à l'estanssonner
 contre la ruine, & nous entr'approchons si
 près l'vng de l'autre, que la diuision ne se
 puisse jamais fourrer à trauers de nous.

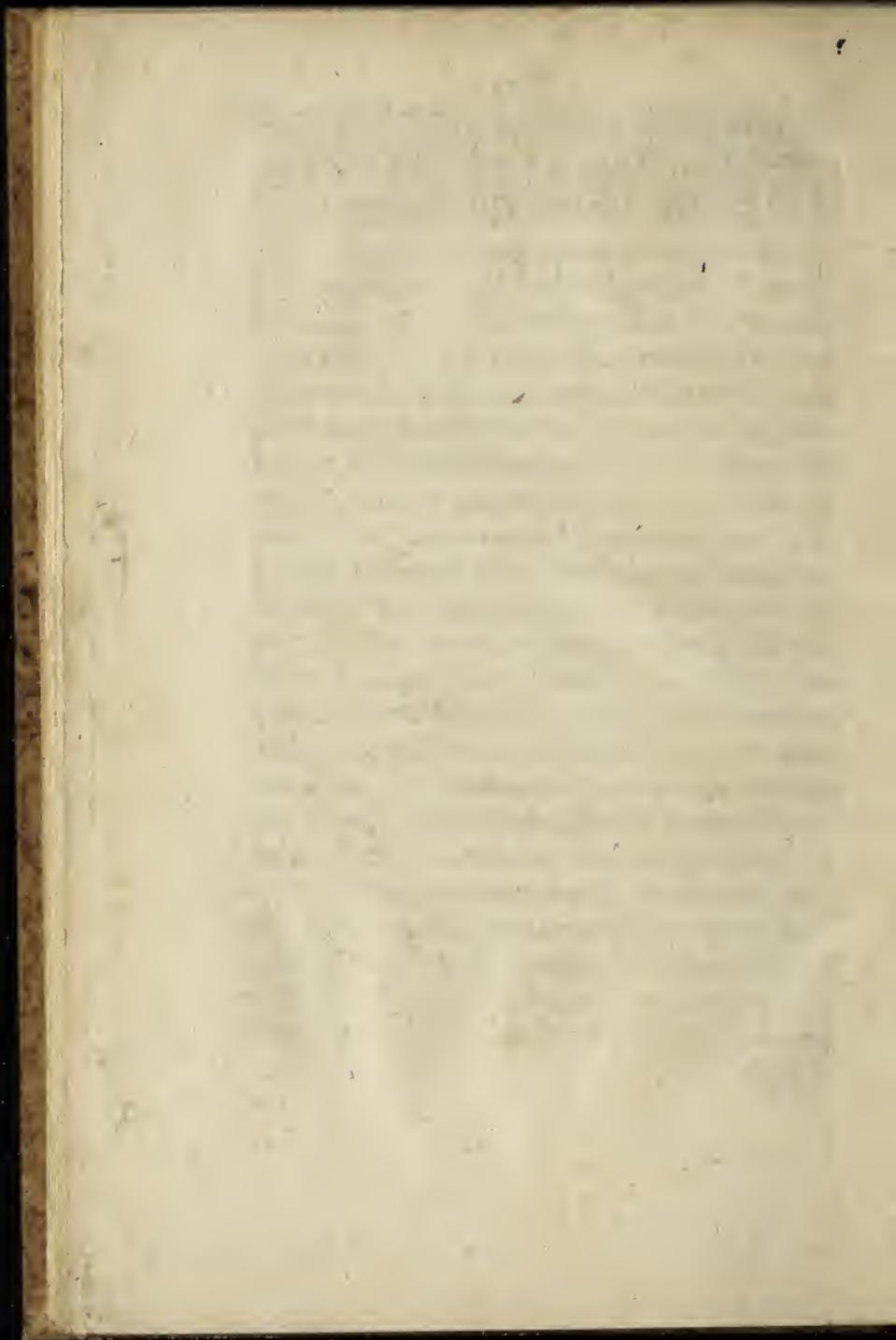
Finalement, nous auons tous long tēpe
 à souhaité les Estats pour le reſtabliſſement

de ce Royaume, lesquels ces gens icy nous ont obtenuz par leur guerre & fait accorder par la Paix. Le Clergé, la Noblesse, le Tiers Estat desirent tous & chascun endroit foy d'estre soulagez par ceste voye. Ce soulagement ne se peut esperer si ceste Paix ne se garde, ains mille autres maux sont à craindre, si la guerre a à reuenir. Accordons nous donc tous, Gétils-hommes, Ecclesiastiques; Marchans, Laboueurs, à demander en premier lieu l'observation de la Paix, sans laquelle toutes autres requestes se font en vain. Que ce soit là nostre auant proceder, nostre Preface, nostre fondement, sur ce bon fondement nous pourrons bastir nostre repos, nostre conseruation nostre soulagement. Là ou sans ce fondement, quoy que nous demandions & quoy qu'on nous oitroye, nous n'en pouuons attendre que confusion, desolation, & ruine totale. Je prie Dieu, qui est le Roy des Roys, & qui dispose des Royaumes, selon son bon plaisir, qu'il luy plaise nous conseruer & conformer nostre Roy en ce Royaume regner avec luy, establir son regne au milieu du sien, & luy donner & à toute l'Assemblée qu'il luy plaist conuoquer si bon aduis & conseil, que son

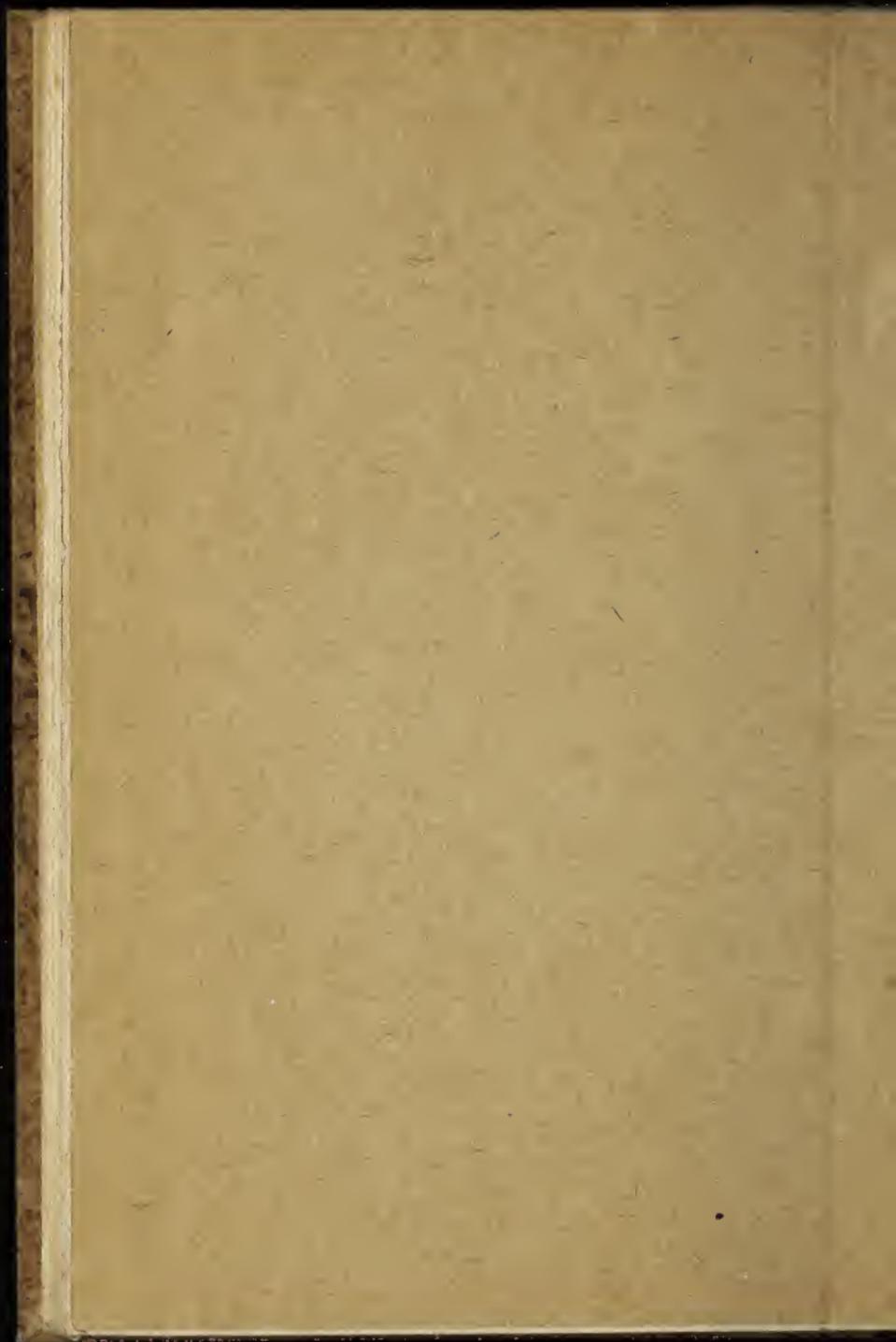
Eglise

Eglise en soit de plus en plus establie, ce Sacre-
ptre affermy, & tout le peuple remis & reu-
ny en bon repos & tranquillité, Amen.

F I N.









THE
NEWBERRY
LIBRARY

